

Postface

À Annie Ribaud

Le texte que nous présentons, bien que paru en 1927, n'a jamais été publié en langue française, sinon quelques fragments que l'on retrouve dans « La vie sexuelle des Sauvages », sous une traduction parue en 1930 chez Payot. Dans sa forme condensée, il contient une information que nous proposons à la réflexion du public. Cette information est simple : *une femme libre est libre de concevoir*. Et elle conçoit avec d'autant plus d'à propos qu'elle vit dans une société qui lui octroie sa pleine liberté, c'est à dire d'abord celle de disposer à son plein escient de son existence physique, morale et sociale. Dans un tel contexte, la liberté n'est pour sûr pas un concept politique, mais une réalité biopsychique à laquelle tout un chacun contribue de plein gré, alimente de son humeur et à laquelle chacun participe de toute son énergie : il n'est pas besoin de garde-fous pour la sauvegarder.

L'incontournable corollaire de cette information, dont la preuve nous est apportée par le Sauvage, est que, dans les conditions de la femme libre — déterminant ce qui peut *alors* être appelé *la sexualité humaine* — la satisfaction sexuelle *n'est en rien liée à la reproduction de l'espèce humaine*. La sexualité humaine se trouve donc

être orientée, dans le cadre de notre espèce humainement animale, vers l'acquisition de la satisfaction de vivre ensemble, le plaisir pair, dans le cadre pratique exact de toute absence de violence sur son congénère. Cette affirmation contredit la fumeuse injonction « Croissez et multipliez » biblique, qui n'est finalement que le constat de l'échec humain, prononcé dès peu après l'époque de l'institution du patriarcat et de sa perpétuation, jusque dans nos lits ; « Croissez et multipliez » sur lequel quatre religions⁽¹⁾ monodéistes justifient leurs exactions, c'est à dire astreignent la maternité comme seule destinée possible à la femme, certaines depuis un peu plus de 8 500 ans.

L'objet du patriarcat est la propriété premièrement sur les êtres en procédant des choses comme moyen ; et elle débute en s'exerçant sur la progéniture du couple humain, après s'être accaparée la liberté de la femme : ce qui est l'acte *violent* par excellence. Cet héritage des moyens, que l'on ancre au plus tôt dans les êtres, cette filiation s'est donc transmise de père en fils, tout autant que la *filliation* de la misère ira des mères aux filles. L'un des plus grands drames advenu à l'humanité a été la découverte par le mâle de son pouvoir « fécondant » (alors qu'il n'est que *co*-fécondant du futur zygote) dans le processus de la procréation de notre espèce, processus qu'il s'est tout de suite empressé de transformer en moyen de pouvoir

sur la femme, qui n'avait rien demandé et rendait heureux son entourage à la mesure de son propre bonheur de vivre : dès lors l'humanité s'est coupée en deux, et singulièrement de son aptitude au bonheur. La guerre, l'adulation de la rigidité musculaire et cette rigidité musculaire même, le sang et les meurtrissures, l'esclavage, l'exploitation de la femme ou des enfants par l'homme, l'ignorance crasse de son environnement tant cordial, social, qu'« écologique » et ses conséquences délétères et trop souvent irréversibles, l'accumulation sans mesure — dont le Capital c'est à dire la *fétichisation* des choses et des êtres vivants : la *marchandise*, par son organisation sociale : le *spectacle*, est le produit présentement final — en sont les piteux résultats ; aussi bien que les désordres affectifs qui y correspondent.

Dès qu'il s'est attribué le rôle unique dans la procréation de l'espèce animale humaine dont il est lui-même un élément simple, il est vrai que ce « père » a rapidement perdu sa capacité de prendre dans ses bras, pour le recevoir, l'enfant de son épouse. Et l'ayant perdu, il a perdu aussi la satisfaction de prendre sa compagne dans ses bras, avec cette approbation pleine, entière et coparticipative qui les éloignait de la crainte de s'adonner à l'étreinte sexuelle sans ressentir la grossesse comme une violence. Puisque la femme est cette partie de l'humanité qui porte le tout début de la croissance de cette humanité

avec la conscience nécessaire, adéquate et opportune lorsqu'on lui en laisse le loisir, elle ne reproduira que la violence du pouvoir qui lui a été inévitablement imposée par la violence, jusqu'à la naissance même de *nos* enfants.

Bronislaw Malinowsky a noté que, chez les Trobriandais, *si l'étreinte sexuelle était en relation de cause à effet avec la conception d'un enfant, ce sont les filles célibataires qui devraient avoir des enfants puisqu'elles ont de loin une vie sexuelle plus intense que celles qui sont mariées*⁽²⁾. Et il n'en est rien, à un pour cent près. Le patriarcat a donc très bien compris que le plus important élément qu'il lui faille détruire pour qu'il perde son existence, et qui en fait à la fois la spécificité même, est la continuité dans la satisfaction sexuelle des *pairs*. Aujourd'hui encore, loin du féminin, il associe le plaisir à la seule émission séminale, comme si l'amour, l'orgasme, s'assimilait à un plaisir solitaire, une fonction *impaire*. Cette opiniâtreté dans la conservation de la virginité où, il faut bien l'avouer, l'hymen devient l'empreinte corporelle de la hantise de la sexualité portée par la femme dès le plus jeune âge, la hantise du sang œstral, les diverses meurtrissures qui entourent le sexe humain, je veux dire la circoncision, l'infibulation, l'excision, l'immixtion de l'adulte dans la sexualité enfantine, tout cela n'est que le procédé du refus de la sexualité saine et débordante de don, de vitalité, de gaieté.

L'humain mâle n'est en rien le porteur d'une « petite graine » ou d'une « semence », comme le prétendent les conseils d'ordre sexuel dispersés par tous les moyens dont dispose la facture patriarcale de notre temps, il n'est qu'un simple participant à la perpétuation de l'espèce que porte en son sein sa compagne, un cofécondant destiné à « prendre dans ses bras l'enfant de son épouse ». Qu'importe que cet enfant soit « issu » de son liquide séminal, qui n'a jamais eu d'autre issue que de se perdre, dès lors que l'humanité se transmet à travers l'enfant dans l'affabilité, la gentillesse, la tendresse, sinon même la paresse (le travail étant un commandement des dieux patriarcaux).

Le jour où l'humanité aura changé le mot *sexe*, qui veut dire « séparé-s », par le mot *mexe*, qui veut dire « mélangé-s », *quand le plaisir aura cessé de faire souffrir*, elle aura retrouvé un allant vers la satisfaction de vivre de bonheur ; elle aura grandi, certes, et en responsable d'elle-même. Pour cela point ne sera besoin de pendre les capitalistes avec les tripes des bureaucrates, car ces deux engeances auront été dissoutes par les ferments de la vie ragaillardie, dissociée de la mesquinerie. À cette fatale erreur pour le bonheur, il aura donc fallu passer par toute l'eau amère de 8 500 années pour découvrir comment le laver de cette tache de sang *affective*. Et il faudra, d'après le Moïse du livre aussi vieux que

la prostitution, deux générations encore pour que les traces du pouvoir, effectivement brutal en tant que séparé et séparation, se résolvent dans l'histoire des humains femelles et mâles réunis pour retrouver enfin *la fraîcheur du temps bien né*.

Christian Isidore Angelliaume

⁽¹⁾ Il s'agit du catholicisme et apparentés, du protestantisme et apparentés, de l'islam et apparentés, et du judaïsme et apparentés.

⁽²⁾ On trouve aussi, chez Margaret Maed, dans son *Moeurs et sexualité en Océanie* « les Samoans estiment que la promiscuité est punie de stérilité et inversement que de concevoir ne peut-être que la récompense d'une monogamie prolongée » (p. 439) et aussi : « L'on en veut, modérément, à la femme stérile : c'est son inconduite, estime-t-on, qui est la cause de ce malheur » (p. 519 *les italiques sont de nous*). On trouve encore, chez Marilyn French dans *La fascination du pouvoir* (Acropole 1986) p. 62 « [Les Mbuti, Pygmées du Zaïre] permettent aux jeunes de vivre leur sexualité dès son éveil en eux, bien que ce soit sous une certaine surveillance. Pour une raison mal définie, il semble qu'aucune femme ne devienne enceinte avant le mariage. »